Document généré le 11 août 2025 07:19

Recherches féministes

La contribution des femmes naskapies aux travaux de la vie quotidienne à l'époque de Fort McKenzie

Danielle Desmarais, Carole Lévesque et Dominique Raby

Volume 7, numéro 1, 1994

Familles

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057768ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057768ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Desmarais, D., Lévesque, C. & Raby, D. (1994). La contribution des femmes naskapies aux travaux de la vie quotidienne à l'époque de Fort McKenzie. *Recherches féministes*, *7*(1), 23–42. https://doi.org/10.7202/057768ar

Résumé de l'article

Basé sur les résultats d'une enquête ethnographique menée auprès de la communauté naskapie de Kawawachikamach (Schefferville, Québec), l'article met l'accent sur la vie des femmes naskapies durant la première moitié du XX e siècle. Outre qu'il documente une époque peu connue de l'histoire de ce peuple de chasseurs nomades, il présente la contribution particulière des femmes à la vie familiale et à la vie communautaire. En s'attachant à la fois au cycle de vie et au cycle annuel des activités, les auteures attirent l'attention sur la diversité et la flexibilité des tâches accomplies par les femmes en tous lieux (au comptoir de traite, dans les campements d'hiver, sur le territoire) et en toutes circonstances (les déplacements saisonniers, les rassemblements communautaires, les naissances, les mariages). Sur le plan théorique, l'information mise au jour pose la question de la pénétration du capitalisme marchand en milieu nordique québécois et de son influence sur la transformation des rapports entre les femmes et les hommes dans la division des tâches.

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ARTICLES

La contribution des femmes naskapies aux travaux de la vie quotidienne à l'époque de Fort McKenzie

Danielle Desmarais, Carole Lévesque et Dominique Raby

Introduction

De manière générale, les études féministes québécoises ont ignoré jusqu'à ce jour la réalité des femmes autochtones du Québec. Qui plus est, dans le champ très spécifique des études menées par les amérindianistes, à peine 2 p. cent de l'ensemble des travaux réalisés depuis 30 ans par des chercheurs et des chercheuses du Québec ont concerné, à un titre ou à un autre, la condition des femmes amérindiennes ou inuit (Tremblay et Lévesque 1993). Cette situation nous prive évidemment d'une connaissance adéquate des cultures autochtones : des pans complets de l'histoire de ces peuples n'ont pas encore été mis au jour et de multiples aspects de leur vie contemporaine nous échappent. Cependant, elle nous prive aussi, sous l'angle de la recherche féministe, d'un corpus d'information essentielle au renouvellement des savoirs et à leur approfondissement.

Le présent article, en mettant l'accent sur la vie des femmes naskapies durant la première moitié du XX^{e} siècle, entretient trois objectifs majeurs : 1) documenter une époque relativement récente mais néanmoins fort peu connue de l'histoire des Naskapies et des Naskapis ; 2) attirer l'attention sur la division des tâches entre femmes et hommes à l'intérieur d'un mode de vie nomade basé essentiellement sur l'exploitation des ressources fauniques ; 3) examiner cette division des tâches non seulement sous l'angle de la vie quotidienne mais aussi sous celui du cycle de vie des individus, ainsi que du cycle annuel des activités du peuple naskapi.

Le mode de production et la division des tâches

Les peuples amérindiens du Subarctique québécois (Attikamek, Algonquins, Cris, Montagnais et Naskapis) ont tous participé, bien qu'à des degrés variables selon les régions et les époques (Morantz 1984 ; Trudel 1991), aux activités de traite commerciale des marchands européens et canadiens, depuis les premiers instants de la colonie jusqu'aux années 1960-1970 dans plusieurs cas. D'un point de vue théorique, une des questions que pose aujourd'hui l'histoire de ces peuples est celle de savoir dans quelle mesure cette participation a transformé les rapports entre les hommes et les femmes et, partant, la division des tâches.

Dans la littérature anthropologique, cette question a été examinée dans le cadre de deux approches. Selon une première perspective inspirée du marxisme, la thèse tend à démontrer que des rapports de production égalitaires et une propriété commune des ressources et du territoire auraient précédé, dans

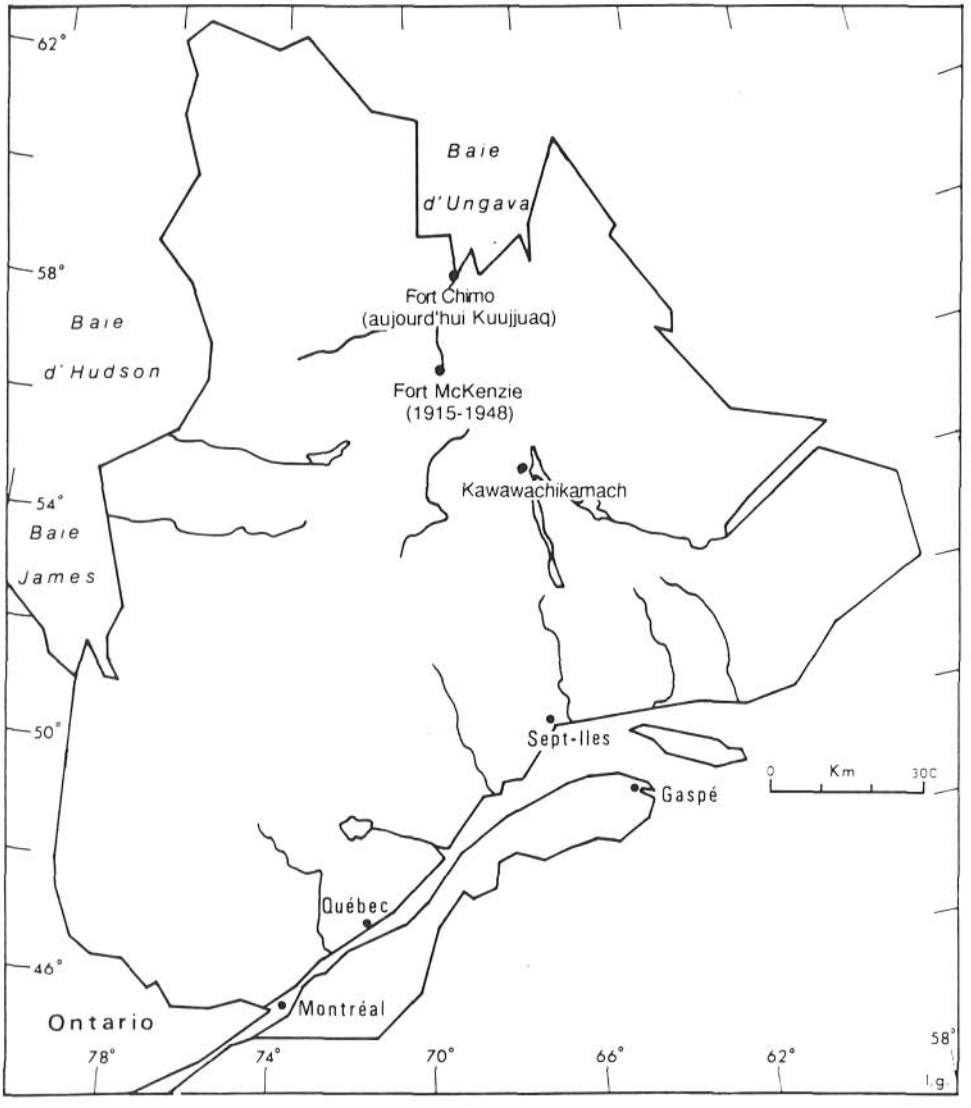
le temps, l'émergence de rapports de production capitalistes basés sur la propriété individuelle des ressources, un découpage familial et patrilinéaire du territoire et une séparation plus nette et hiérarchisée des univers féminin et masculin (Leacock 1986). La mise en œuvre du commerce des fourrures aurait ainsi transformé non seulement les modèles d'utilisation et d'exploitation du territoire, mais également les termes de l'organisation sociale, les rapports de sexe et la division des tâches.

À la suite de ses travaux sur les femmes attikameks de la Haute-Mauricie, Marie-France Labrecque (1984) a proposé, dans la même optique, un regard théorique sur la transformation économique de cette société amérindienne à travers quatre périodes historiques : 1) le capitalisme marchand et l'accumulation primitive ; 2) le développement du mode de production capitaliste à la périphérie ; 3) l'intervention de l'État ; 4) la conquête de l'autonomie. Pour chacune de ces périodes, elle retrace les liens entre les moyens de production (territoire et forêt) et la division des tâches. Au cours de la première phase, qui semble correspondre à celle que nous allons examiner ici pour le peuple naskapi, Labrecque note que les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson sont les premiers instruments de pénétration du capitalisme. Labrecque démontre que la force de travail amérindienne n'est pas exploitée directement puisque les Amérindiens conservent une relation privilégiée avec leur objet de travail, soit le territoire ; ils conservent aussi le contrôle du procès de travail, une certaine autonomie et une influence sur le mécanisme des prix, même s'ils ne participent pas à la mise en marché et à la distribution du produit. Par contre, une partie du processus de reproduction des moyens et de la force de travail passe désormais par le marché. Labrecque note aussi que, de manière générale, le rapport au territoire s'est progressivement intensifié.

La deuxième approche s'appuie sur un principe de continuité historique. L'existence d'un mode de production domestique, dont les origines remonteraient avant la période de contact avec les Européens, serait toujours en œuvre, notamment au sein de la société crie (Scott 1979 ; Tanner 1983). Le mode de production domestique sert de cadre explicatif pour comprendre la nature des liens que les Amérindiens ont entretenus avec les traiteurs au fil des siècles. La participation des Amérindiens au commerce des fourrures aurait constitué un certain type de capital commercial, nullement incompatible avec le maintien, au sein de leur bande d'appartenance, de rapports sociaux propres au mode de production domestique (Scott 1979). Les activités commerciales auraient sans cesse été intégrées à la sphère économique traditionnelle dont la structure était suffisamment souple pour profiter de nouveaux moyens de production sans mettre en péril les dynamiques existantes et sans modifier outre mesure la division des tâches entre les hommes et les femmes pendant plusieurs siècles.

Contrairement à l'approche marxiste qui a généré un questionnement particulier à l'égard des Amérindiennes (Leacock 1986), l'approche davantage fonctionnaliste des adeptes du mode de production domestique n'a pas encore emprunté une perspective féministe. Qui plus est, la division des tâches, lorsqu'elle est abordée, transpose sur le passé, un peu à la manière d'un évolutionnisme à rebours, une vision plutôt contemporaine de la situation dans laquelle les femmes ne sont jamais considérées en elles-mêmes mais essentiellement comme membres d'une unité domestique dirigée par un chef de famille (Scott 1979).

Localisation de Fort McKenzie



Source : Hélianthe Inc.

L'exemple du peuple naskapi

Bien qu'elles soient fort schématisées, ces deux positions résument dans leurs grandes lignes l'état des questionnements à propos du rôle et des transformations qu'ont subis ou connus les populations autochtones depuis l'arrivée des Européens. Pour notre part, en travaillant au cours des dernières années avec la population naskapie de Kawawachikamach, petite communauté de quelque 500 personnes résidant aujourd'hui à proximité de Schefferville dans le Nord-Est québécois, nous en sommes venues peu à peu à nous interroger sur le rôle et la place des femmes dans la société naskapie au début du XX^{e} siècle.

Dans l'optique des phases de développement décrites plus haut, il s'agit d'une période au cours de laquelle les Naskapis auraient intensifié leur présence sur le territoire, adopté de nouveaux moyens de travail (entre autres, des fusils et des pièges) et diversifié leurs relations avec les marchands. C'est également une période où la présence des missionnaires anglicans s'est faite plus régulière auprès de la commnauté Naskapie, présence tout aussi importante à circonscrire que celle des marchands.

Dans quelle mesure la vie quotidienne a-t-elle subi l'influence des contacts réguliers avec des représentants du capitalisme marchand et de la religion anglicane pendant 33 années consécutives ? Ces contacts ont-ils modifié la division des tâches entre hommes et femmes ? Était-on déjà en présence d'un modèle capitaliste de division rigide des tâches où les femmes sont confinées à la sphère domestique et les hommes parcourent le territoire et contrôlent la traite des fourrures avec les marchands ? C'est ce que le présent article tente d'établir.

Notre propos s'organise en trois sections distinctes : la première présente brièvement le projet de recherche à l'origine de notre analyse. La deuxième section documente le cycle de vie des femmes et des hommes naskapis ; on note ainsi que la naissance et l'enfance se déroulent de manière plus marquée autour des femmes. À l'âge adulte, le mariage constitue plutôt une étape vécue, semble-t-il, de manière symétrique par les hommes et les femmes, alors que la vieillesse est de nouveau vécue quelque peu différemment par les hommes et les femmes.

La troisième section insiste sur la division des tâches des unes et des autres à l'intérieur du cycle annuel des activités. Si les familles voyagent et s'installent ensemble sur le territoire, ce sont les femmes qui constituent le centre de l'activité du groupe avec les enfants et d'autres adultes sans famille, après l'installation du campement hivernal. Les hommes, quant à eux, s'absentent fréquemment du campement (à plusieurs reprises pour des périodes pouvant s'échelonner de dix jours à un mois) pour chasser et trapper et vivent ainsi une vie quotidienne plus solitaire.

Si l'on couple ainsi cycle de vie et cycle annuel, le rôle des femmes et leur participation aux activités de récolte et à la vie quotidienne ressortent de manière beaucoup plus évidente que dans le cadre d'une lecture qui ne considérerait la division des tâches qu'à travers les activités répétitives d'exploitation et essentiellement dans leur interaction avec les tâches dévolues aux hommes. Du temps de Fort McKenzie, il existait un univers féminin qui, sans être étanche à l'univers masculin, présentait une certaine spécificité. Ainsi remarque-t-on la grande variété des tâches dévolues aux femmes par rapport à l'ensemble des

tâches plus directement associées aux hommes, de même que la flexibilité qui semble caractériser les façons de faire des femmes.

Le projet « Fort McKenzie »[1]

Notre recherche a débuté en 1985 ; elle visait essentiellement à documenter un volet particulier de l'histoire récente, et à toutes fins utiles inédite, du peuple naskapi : le dernier épisode de sa vie nomade, soit l'époque au cours de laquelle le groupe a fréquenté le poste de Fort McKenzie entre le début et le milieu du XX^{e} siècle. Le lieu dit Fort McKenzie fut un poste de traite que la Compagnie de la Baie d'Hudson exploita de 1915 à 1948 dans le grand Nord québécois. Ce poste, contrairement à la majorité des autres comptoirs que cette compagnie établira le long des côtes de la baie James, de la baie d'Hudson ou de la baie d'Ungava à partir du début du XIX^{e} siècle, était situé au cœur des terres ; ce fut un des rares postes de l'intérieur (voir la carte ci-jointe). Pendant plus de 30 ans, il constitua le lieu de rencontre, d'échange, d'approvisionnement et de rassemblement de la population naskapie.

Pendant tout le XIX^{e} siècle, le groupe naskapi, peuple de l'intérieur et chasseur de gros gibier (Cooke 1976), aurait fréquenté très sporadiquement différents postes de traite de la région de la baie James, de la côte du Labrador ou de la baie d'Ungava en pays inuit. De manière générale, on considère dans la littérature amérindianiste que le peuple naskapi n'a été concerné que très tard par le commerce des fourrures, préférant poursuivre le caribou dans le cadre d'activités de subsistance et conservant une certaine indépendance par rapport à d'autres groupes comme les Cris (à l'ouest) et les Montagnais (de la côte nord) engagés beaucoup plus tôt dans des transactions commerciales et fréquentant déjà régulièrement, à l'époque, les comptoirs de traite.

Vers la fin du XIX^{e} siècle, pour différentes raisons liées en partie à une rareté du gibier à l'intérieur des terres, les Naskapies et les Naskapis prirent l'habitude de fréquenter plus assidûment le poste de Fort-Chimo à l'embouchure de la rivière Koksoak dans la baie d'Ungava. Des famines et des épidémies décimèrent le groupe à la veille du XX^{e} siècle : on retrace 200 décès pour la seule année 1892-1893 dans les archives missionnaires (Cooke 1976). Leur présence à Fort-Chimo au tournant du siècle, ils sont alors à peu près 150, n'est pas sans causer des problèmes d'approvisionnement aux marchands, d'autant plus que les Naskapis ont peu de choses à proposer en échange, le gibier à fourrure étant rare dans les environs[2].

---

1. Le projet « Fort McKenzie » a connu plusieurs étapes au cours des huit dernières années. Hydro-Québec et la Bande naskapi du Québec ont contribué à son financement en 1985 et en 1986. Entre 1988 et 1991, nous avons bénéficié, pour certains volets de la recherche, d'une aide financière du Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche (FCAR). Depuis 1992, la firme Hélianthe assume les frais du traitement et de l'analyse des données recueillies.
2. Peu d'informations de nature démographique au sujet des Naskapies et des Naskapis sont disponibles. Au début de la période « Fort McKenzie », ils étaient approximativement 250 (Cooke 1976). Les familles nucléaires étaient peu nombreuses (cinq ou six personnes en moyenne). On comptait beaucoup de naissances, mais les cas de mortalité infantile étaient nombreux. L'espérance de vie, d'après nos propres estimations, devait fluctuer entre 50 et 60 ans.

Soucieuse de développer de nouveaux marchés, la Compagnie de la Baie d'Hudson incite alors peu à peu le peuple naskapi à retourner vers le sud où, semble-t-il, le gibier est plus abondant. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs que la Compagnie adoptait semblable stratégie à l'égard des peuples amérindiens en les incitant à exploiter une région plutôt qu'une autre. C'est dans ce contexte que Fort McKenzie sera établi et jouera le rôle d'un avant-poste par rapport à Fort-Chimo pendant une trentaine d'années.

La majeure partie des données à notre disposition pour reconstruire l'épisode de Fort McKenzie dans la vie du peuple naskapi provient d'un corpus constitué à l'occasion de plusieurs séjours à Kawawachikamach[3]. Ce corpus, auquel se sont greffés plusieurs récits d'autres Naskapis, d'Inuit et de Montagnais, compte près de 1 500 pages. Il a été analysé à partir de la méthode de construction empirique de la théorie développée d'abord par Glaser et Strauss (1967) et raffinée par la suite par l'équipe de Strauss (Strauss 1987 ; Strauss et Corbin 1990). Les résultats que nous présentons ici découlent d'une première analyse d'une partie seulement de nos données ethnographiques. Néanmoins, ils nous procurent déjà matière à de nombreux questionnements.

Le cycle de vie

Dans les pages qui suivent, il sera question de la naissance, de l'enfance, de l'âge adulte et de la vieillesse. Le dépouillement partiel de nos données ne nous permet pas à ce moment-ci de parler de la mort, de ses rites et de ses significations, un moment essentiel du cycle de vie. À chaque fois que les données le permettaient, nous avons relevé les différences entre hommes et femmes, en insistant néanmoins sur ce que vivent les femmes.

La naissance

Il n'y a pas de trace dans le discours des informatrices et des informateurs naskapis d'une importance quelconque accordée au sexe de l'enfant qui naît ni de différence de traitement liée au sexe. Dès l'arrivée du bébé, le cordon est coupé au ciseau. Puis la sage-femme s'affaire à laver l'enfant de la tête aux pieds, pour ensuite l'envelopper dans des couvertures réchauffées et le ou la remettre à la mère. Enfin, on baptise le bébé une première fois : « Aussitôt que l'enfant naissait, il était baptisé [...]. On avait peur quand un enfant naissait qu'il ne soit pas baptisé » (H/54)[4]. Quand la naissance a lieu à Fort McKenzie, le diacre naskapi rattaché au poste se charge des baptêmes, comme pendant les déplacements collectifs vers Fort-Chimo, au printemps.

---

3. Étant donné les dates pendant lesquelles Fort McKenzie a été en activité (1915-1948), nous avons orienté nos premières recherches vers les personnes âgées de la communauté, et notamment celles qui sont nées avant 1930. En 1985, 26 personnes (10 femmes et 16 hommes) composaient ce groupe d'aînés et d'aînées ; 15 d'entre elles ont été rencontrées par l'équipe de recherche, et leurs souvenirs ont été évoqués au cours de longues entrevues ou de récits de vie très détaillés. Une dizaine d'entrevues supplémentaires ont également été faites avec des femmes et des hommes âgés alors de moins de 55 ans.
4. Le code qui suit la présentation d'un extrait de discours distingue les propos d'un homme (H) ou d'une femme (F) et indique son âge.

Le bébé est nourri au sein, difficulté particulière pendant les déplacements car la mère doit s'arrêter pour allaiter son enfant. L'allaitement constitue à la fois un moyen de contraception et une forme de collaboration particulière entre les femmes (Cournoyer 1986). Il ne s'agit toutefois pas d'un mode exclusif d'alimentation des nourrissons, car les femmes naskapies peuvent s'approvisionner de lait en conserve au magasin de Fort-Chimo. À l'occasion, du lait de caribou est donné à l'enfant à l'aide de la vessie de l'animal en guise de biberon. Pendant les voyages, la mère prépare pour le jeune bébé une bouillie de flocons de céréales auxquels elle ajoute du sucre.

L'enfance

Ce sont principalement les femmes qui s'occupent des jeunes enfants. Au campement, les nombreuses personnes qui partagent la même tente ne s'absentent jamais toutes en même temps à cause des enfants. Si la mère doit s'absenter, c'est principalement la sœur aînée qui surveille ses petits frères et sœurs. Une autre solution, s'il n'y a pas d'adulte disponible, est d'amener son enfant chez une autre femme qui charge alors sa fille de le garder. L'hiver, les enfants plus âgés amènent parfois les plus jeunes jouer dehors.

Si la mère tombe sérieusement malade ou meurt, il arrive que le père prenne la charge complète de ses enfants ou que l'enfant circule de famille en famille. Souvent assumée par un ou une membre de la famille élargie, l'adoption est également une solution fréquente. Les informateurs et les informatrices rappellent plusieurs cas d'enfants naskapis adoptés par des Inuit.

Dès que l'enfant peut s'asseoir, vers 6 ou 8 mois, il ou elle commençe à consommer de la nourriture blanche (céréales) et lorsque perçent les premières dents, la mère lui donne de la nourriture traditionnelle : de la soupe de sang ainsi que de la viande et du poisson coupés en morceaux avec du bouillon. En fait, « what the parents had that's what the babies had » (F/84). On ajoute à l'occasion des sucreries à base de caribou. Des morceaux de panse de caribou bouilli et séché, au goût sucré, font office de tétine. Les enfants plus âgés mangent principalement ce que leur père et mère récoltent sur le territoire. En hiver, lorsque le père se rend à Fort McKenzie traiter ses fourrures, il ramène du comptoir de la nourriture et des objets pour ses enfants.

La mère utilise de la mousse de sphaigne en guise de couche. D'abord ramassée, sans doute l'été, et lavée dans de l'eau bouillante, la mousse est ensuite émiettée et séchée ; elle sera, semble-t-il, recouverte de tissu pour son utilisation. Lorsqu'on voyage en hiver, la mère s'organise pour changer la couche du bébé sans qu'il ne prenne froid. Le bébé porte des langes et « toutes sortes de vêtements » que la mère confectionne elle-même à partir de tissus achetés au poste.

Pendant le jour, à l'intérieur de la tente, le tout jeune bébé est installé dans une balançoire ou hamac. Construite indépendamment par le père ou la mère à l'aide d'une peau de caribou et d'une corde, la balançoire est accrochée aux montants de la tente dès son installation. En hiver, le bébé est enveloppé dans de chaudes couvertures parfois confectionnées à sa taille, en fourrure de lièvre, de renard ou de caribou. Pendant la nuit, pour qu'il ne prenne pas froid, le bébé est déposé sur une pile de couvertures installées à même le sol et recouvert d'une autre couverture. On lui chante une berceuse pour l'endormir, en le berçant dans ses bras ou en le balançant dans son petit hamac. Le bébé

endormi, la mère se couche à son tour. Quant au père, il aura parfois à raconter une histoire à ses enfants plus âgés pour les endormir.

Tous les enfants participent aux déplacements de leur mère, même aux voyages de ravitaillement du poste. Il faut transporter ceux et celles qui sont encore trop jeunes pour marcher. En hiver, la mère enveloppe son enfant dans une fourrure de caribou, l'installe dans un traîneau qu'elle tire. Elle transporte l'enfant sur son dos l'été. Il arrive qu'un chien tire le traîneau, mais généralement la mère tire ainsi deux de ses enfants ; activité difficile, plus particulièrement encore lorsqu'elle doit allaiter en même temps.

Il ne semble pas y avoir de règles rigides de comportement entre les sexes au cours de l'enfance. En général, les jeux sont mixtes. Les enfants jouent entre frères et sœurs ou entre amis et amies lorsque les familles se rassemblent à Fort McKenzie. Les jeunes n'ont pas toutes sortes de jouets comme aujourd'hui, souligneront des informateurs. Cela ne les empêche pas de passer le plus clair de leur temps à s'amuser et à s'inventer de nombreux jeux.

En hiver, l'activité favorite est la glissade en toboggan. Les enfants, filles et garçons, utilisent des toboggans de petite dimension fabriqués par leur père. On peut glisser sur les pentes, ou encore s'amuser à se traîner mutuellement. Ce sont surtout les grands enfants qui jouent dehors, et lorsqu'ils et elles amènent les jeunes à l'extérieur, on leur recommande d'en prendre bien soin et de ne pas les laisser glisser sur des pentes trop raides. Pour les petites filles plus spécialement, la mère fabrique des poupées de tissu, assez grandes, ou bien elle utilise, lorsque le tissu manque, la peau d'un écureuil ou d'un rat musqué qu'elle remplit de mousse séchée avant de la recoudre.

Tous les enfants doivent aussi aider aux différents travaux : monter les tentes, décharger la nourriture des traîneaux, transporter l'eau et le bois. On attend d'elles et d'eux qu'ils soient responsables particulièrement quand les parents visitent des connaissances. Cependant, l'occupation la plus souvent citée est l'aide que les jeunes peuvent apporter aux activités de chasse et de pêche. Il arrive que les enfants ou encore les adolescentes ou les adolescents et les adolescentes soient rémunérés pour divers travaux : le « portage » comme on le verra, mais également pour une jeune fille, faire du pain, cuisiner et laver le linge ou pour un garçon, couper le bois de chauffage de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Vers 9 ou 10 ans, l'enfant commence son apprentissage des tâches traditionnelles avec, comme corollaire, les règles de sécurité. La fin de l'éducation, vers 20 ans, symbolise, semble-t-il, le passage du statut d'enfant à celui d'adulte. La fille apprend habituellement ces tâches de sa mère, et le garçon, de son père. L'apprentissage de certains garçons orphelins de père est pris en charge par d'autres hommes, afin que ces enfants puissent aider leur mère, grâce à leurs prises. Il s'agit ici plus particulièrement de l'apprentissage des techniques de piégeage.

La jeune fille apprend un grand nombre de choses. Elle doit savoir utiliser toutes les parties d'un caribou, préparer les peaux, coudre tous les vêtements et les mocassins, nettoyer les animaux abattus, sécher la viande et le poisson, cuisiner, laver le linge, aller chercher du bois et des branches pour recouvrir le sol des tentes et de l'eau, nettoyer la tente, etc. Elle apprend également à tresser les raquettes, à pêcher, à creuser un trou dans la glace et à poser un filet à pêche en hiver, à se servir d'un fusil et à chasser le lagopède, le lièvre et le porc-épic : tout

ce qu'elle doit faire pour survivre lorsqu'elle est seule. Enfin, elle peut apprendre à aider les autres femmes à accoucher.

Le jeune garçon apprend principalement à chasser et à manier les outils et les armes : fixer un piège et tirer un animal, dépecer les carcasses, utiliser un couteau, une hache et un fusil, utiliser le feu, pêcher et chasser en hiver et en été, fabriquer un traîneau, pagayer et portager, bref « tout le travail de l'intérieur des terres » (H/61). Il lui faut aussi apprendre à prédire la température du lendemain par l'aspect des nuages et du ciel.

Il semble donc que garçons et filles apprennent d'abord des tâches diverses, puis les techniques de chasse et pêche et, enfin, l'utilisation du fusil, moment crucial de l'apprentissage, largement relaté par des informateurs et des informatrices. Ce moment signale la fin imminente de l'éducation. L'apprentissage semble se dérouler en deux temps. Dans un premier temps, l'enfant observe la façon de faire des adultes et écoute leurs conseils. Puis il ou elle essaie à son tour, sous la surveillance de l'adulte responsable. Écouter est aussi important qu'observer ; les deux étapes relèvent d'un même processus de connaissance.

Les règles de sécurité, quant à elles, se rapportent en général aux déplacements et aux activités d'exploitation, à l'intérieur des terres. De nombreuses prescriptions s'appliquent aux enfants des deux sexes ; elles sont enseignées à toutes et à tous par les aînés ou les aînées ou encore par un chef. Ces enseignements « théoriques », dispensés en été, en automne ou en hiver avant les départs vers Fort-Chimo ou vers l'intérieur des terres, concernent les comportements à adopter en cas de tempête, les déplacements sur la glace, le maniement des armes et des canots, l'utilisation du feu, les précautions à prendre en présence de jeunes enfants, le portage et le halage des bateaux (grandes barques). On présume qu'en se remémorant les précautions à prendre le ou la jeune saura comment agir adéquatement le moment venu.

L'âge adulte : le mariage, la maternité et la famille

À l'époque de Fort McKenzie, ce sont les parents qui décident des mariages. Les parents du jeune homme choisissent ou à tout le moins conseillent leur fils. Il peut toutefois arriver que ce soit les parents de la fille qui jouent ce rôle. Traditionnellement, il n'y a pas de longues fréquentations. Il semble que les modalités de cette pratique du mariage étaient déjà établies au XIX^{e} siècle :

> La cérémonie du mariage se réduit à un simple consentement obtenu librement si possible, par force si nécessaire. Un homme prend femme dès qu'il considère qu'il est en mesure d'entretenir une famille. Le prétendant cherche à obtenir l'accord du père et de la mère ou des plus proches parents de la fille, en gagnant leur faveur par des cadeaux. Une fille qui n'a jamais été mariée auparavant donnera son consentement pour se conformer aux volontés de ses proches
>
> Turner 1979 (1894) : 127-128

La polygamie a existé dans la bande naskapie avant l'introduction du culte anglican. Elle était toutefois l'apanage des bons chasseurs.

> Il n'est pas exceptionnel de prendre une seconde, une troisième ou même une quatrième épouse pour un homme dont les succès à la chasse

> impliquent un travail domestique accru. Ce ne sont que les plus riches qui ont accès à la polygamie.
>
> Graburn 1976 ; Turner 1979 (1894) : 128

Il semble bien que les ministres du culte anglican ont mis irrémédiablement fin à la pratique de la polygamie, comme les prêtres catholiques l'avaient fait chez les Attikamek dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle (Labrecque 1984 : 80).

La cérémonie du mariage, d'abord acte religieux, a lieu à Fort-Chimo, durant les rassemblements estivaux ; c'est là que le ministre réside. Mais, tout comme le baptême, le mariage peut parfois ne pas pouvoir souffrir d'attente. Les couples peuvent donc se marier à tout moment de l'année, grâce à la présence des diacres naskapis à Fort McKenzie. Chaque mariage donne lieu à des réjouissances, parfois fort modestes, mais pouvant varier dans leur faste suivant le statut familial. Les personnes présentes dansent au son du tambour. On invite régulièrement les Inuit aux fêtes qui se déroulent à Fort-Chimo.

Bien que les mariages soient arrangés par les parents, cela n'exclut pas nécessairement une forme de tendresse ou d'amour. Et au-delà de la coopération nécessaire à la bonne marche de la vie quotidienne, l'époux et l'épouse peuvent aussi s'entraider de façon plus gratuite. À titre d'exemple, un mari s'occupe de ses enfants pendant la maladie de sa femme, alors qu'il lui serait facile de les mettre en adoption temporaire ; une femme accompagne son mari (qui est diacre) chaque fois qu'il dit la prière, et celui-ci lui enseigne à lire. Mais les relations conjugales ne sont certes pas toujours harmonieuses, comme le suggèrent en particulier deux témoignages qui parlent de violence physique des hommes à l'endroit des femmes. Si la violence familiale représente aujourd'hui un problème social de taille vécu par les sociétés autochtones (Desmarais 1993), nos données ne nous autorisent toutefois pas à le généraliser pour la période que nous avons étudiée, les informatrices ayant été extrêmement discrètes sur la question.

Pendant la grossesse, les femmes poursuivent leurs activités habituelles. Les femmes cries recommandent d'ailleurs de rester active jusqu'à la fin, car cela a des effets bénéfiques sur l'accouchement (Cournoyer 1986). Cependant, la future mère ajoute à ses travaux de couture les vêtements pour son bébé, qu'elle confectionne à partir de tissus achetés au poste. Si la femme enceinte est malade pendant un déplacement, il faut se rendre au lac poissonneux le plus proche pour pouvoir y rester et se nourrir. Une femme expérimentée en matière d'accouchement, une sage-femme, suit la femme enceinte dans ses déplacements, en prévision de la naissance.

Les accouchements sont des moments importants, et nombreux sont les récits de naissance. Lorsque la future mère est sur le point d'accoucher, elle demande à une ou plusieurs sages-femmes de son groupe familial de l'accompagner et s'isole avec elles, en général dans sa propre tente. Chez les femmes cries, le choix de la sage-femme relève de critères affectifs. Cournoyer parle de la qualité des rapports, car « la qualité de la présence a des conséquences sur l'accouchement » (Cournoyer 1986 : 48). Les sages-femmes doivent installer plusieurs couvertures sur le sol pour que la mère ne prenne pas froid. Puis elles s'assoient autour de l'accouchée, lui parlent « pour la réconforter » et lui montrent quoi faire. Elles récitent également des prières. Au fil des ans, les femmes apprennent un certain nombre de techniques pour

assister la parturiente. Cet apprentissage débute même à 6 ou 7 ans pour certaines, la sage-femme initiant sa fille et sa petite-fille.

Comme le souligne toutefois Cournoyer à propos de l'accouchement chez les femmes cries, devant la douleur et les complications, ce n'est pas la technique que les sages-femmes mettent en avant, mais le soutien social : « On encourage davantage la parturiente, on lui parle de l'enfant, et on lui demande de s'aider elle-même » (Cournoyer 1986 : 47). La femme a besoin d'être entourée de personnes familières et appréciées qui lui apportent un soutien moral et qui collaborent du seul fait de leur présence. Car l'accouchement est essentiellement une œuvre de collaboration : la femme s'aide elle-même ; la sage-femme aide la parturiente, la parturiente aide la sage-femme à l'aider, et, enfin, les autres femmes contribuent à la bonne marche de l'ensemble par leurs encouragements et leurs gestes concrets, le cas échéant (Cournoyer 1986).

Cournoyer souligne de plus les nombreux aspects de sociabilité entourant l'accouchement chez les femmes cries. Cet apprentissage que vivent plusieurs jeunes femmes afin d'aider les autres à accoucher constitue une initiation pratique pour chaque future mère. Le savoir-faire circule entre les femmes du groupe et favorise l'autonomie des femmes par rapport à leurs propres accouchements qui peuvent survenir dans un moment d'isolement sur le territoire. L'effet d'entraide est indéniable. De plus, cette pratique crée un climat de confiance autour d'un événement majeur de la vie des femmes ; elles y font ainsi face avec confiance et contrôle.

Si cela est possible, l'accouchée ne sort pas après la délivrance, pour ne pas tomber malade. Mais elle reprend ses activités très rapidement, dès qu'elle se sent mieux. Les mères se souviennent particulièrement de leurs accouchements en période de déplacement ou de voyage. Même lorsque tout se déroule bien, accoucher pendant un voyage reste éprouvant. Tout d'abord, cela signifie souvent l'isolement pour le couple, car vient un moment où il faut attendre la naissance ; tout le groupe ne peut se permettre de rester sur place. Le père, la mère, le bébé, la sage-femme repartent souvent dès le lendemain de l'accouchement. En hiver, on enveloppe de couvertures la mère et l'enfant et on les tire en toboggan. Dans d'autres cas, la séparation du groupe n'est pas nécessaire, la future mère peut voyager jusqu'au bout et la naissance a lieu au campement. En été, lors des expéditions en canot pour le ravitaillement du poste, on débarque sur le rivage pour permettre à la parturiente d'accoucher, et parfois une tente est dressée pour l'occasion. Puis la mère est transportée en bateau.

Parfois, la famille nucléaire vit seule, parfois elle habite avec les parents du mari – sans doute au début du mariage. Les célibataires semblent rester avec leurs parents jusqu'au mariage. Deux familles peuvent aussi habiter dans une même tente, lorsque celle-ci est spacieuse. Dans les campements, on se retrouve quelquefois jusqu'à cinq familles ensemble et souvent on voyage entre parents, par exemple entre frères. À Fort McKenzie, on place également sa tente près de celle de parents.

La vieillesse

Les personnes âgées restent en général à Fort McKenzie toute l'année, pour que leur soit épargnée la vie difficile des camps d'hiver, où elles seraient sans doute une charge pour les autres membres de la famille. Elles habitent à

plusieurs dans des tentes permanentes et relativement grandes, dont les murs sont construits de billots de bois recouverts d'un canevas. Elles peuvent également rester dans des « tipis » (*round ones*) que la neige recouvre en hiver, ce qui a l'avantage de conserver la chaleur à l'intérieur. Tous les hommes âgés ne restent pas au poste ; certains passent aussi l'hiver dans les campements.

Pour ce qui est de la nourriture, le gérant du poste y pourvoit en partie, donnant à chaque personne, une ou deux fois par semaine, trois petites tasses de farine et même une demi-livre de lard salé. Cependant, le groupe naskapi prend également en charge ses aînés et aînées. Lorsque quelqu'un abat un animal, il partage avec les personnes âgées à l'occasion d'une visite au poste pour traiter les fourrures. Ces dernières hébergent alors les chasseurs pendant leur séjour, en général une seule nuit. Certaines restent même de façon permanente à Fort-Chimo et ne visitent jamais Fort McKenzie. On en prend soin de la même façon. Ces personnes âgées attendent donc le printemps avec impatience ; les jeunes hommes arrivent alors avec une abondante quantité de viande qui sera partagée collectivement. Par comparaison, l'hiver au poste est souvent synonyme de disette : « the people used to get hungry » (F/54).

Mais les personnes aînées ont aussi un rôle plus actif dans la communauté. Les *old ladies* en particulier peuvent s'occuper des enfants en visite au poste au cours de l'été. À Fort McKenzie, lorsque la faim les tenaille, les enfants peuvent également s'alimenter chez les *old ladies* le jour de la distribution de nourriture par le gérant du poste. Pendant l'hiver, les hommes âgés construisent des canots en prévision de l'été. Femmes et hommes âgés se réunissent aussi parfois pour fumer la pipe.

Femmes et hommes âgés se distinguent surtout parce qu'ils détiennent les traditions et les savoirs. Ce sont également des personnes à qui on doit le respect. Les grands-parents (réels ou considérés comme tels) des deux sexes racontent des « histoires » à leurs petits-enfants, transmettant ainsi le souvenir des jours anciens. On se rappelle également les conseils de sécurité que les personnes âgées enseignent aux jeunes, afin que chacun et chacune puisse survivre dans un environnement qui n'est pas toujours clément. Ce sont aussi les grands-parents qui choisissent le nom ou le surnom naskapi de leurs petits-enfants, et la grand-mère, dans certains cas, enseignera les travaux traditionnels à sa petite-fille.

Le prestige particulier des aînées et des aînés est surtout d'ordre symbolique. La plupart des femmes âgées font office de sages-femmes, certaines étant plus expérimentées que d'autres. Ce savoir nécessite la maîtrise de plusieurs techniques et des connaissances médicinales. Dans la plupart des accouchements rapportés, on dénombre entre une et trois sages-femmes. Au moins l'une des sages-femmes nommées a un lien de parenté étroit avec la parturiente ou son mari. Il s'agit le plus souvent de la grand-mère du bébé à naître. Les sages-femmes sont particulièrement fières des accouchements qu'elles ont menés à terme seules, souvent dans des conditions d'isolement.

Les hommes âgés, quant à eux, ont la charge du partage de la nourriture à l'occasion des festins. Les hommes plus jeunes leur remettent à cet effet le gibier qu'ils ont eux-mêmes récoltée. Les hommes âgés sont les premiers servis au moment du repas. En outre, ce sont eux qui ont le privilège de chanter et de jouer du tambour. Au cours des danses qui suivent les festins, seuls les aînés jouent du tambour. Ces derniers chantent aussi lorsqu'ils piégent les animaux à

fourrure. Chaque homme a son chant personnel ; on ne chante jamais celui d'un autre.

Par leurs savoirs pratiques et rituels, femmes et hommes aînés contrôlent symboliquement des événements essentiels à la survie de la communauté naskapie : la nourriture et la naissance des enfants. Tout comme l'homme âgé reçoit symboliquement la nourriture pourtant récoltée par les plus jeunes et la distribue à toute la communauté réunie, la femme âgée reçoit le bébé porté par la jeune femme et lui remet, dans un second temps, après l'avoir lavé et langé.

La division des tâches selon le cycle annuel

Chez les Naskapis, comme d'ailleurs pour tous les peuples de chasseurs, la division des tâches, au fil de la vie quotidienne, est étroitement liée aux conditions climatiques et à l'écologie des espèces animales. Qu'il s'agisse du piégeage des animaux à fourrure ou de la chasse au caribou, les pratiques sont directement influencées, selon le cas, par les patrons de migration des espèces, leur cycle vital ou leur période de mue. En ce qui concerne la pêche, les modalités de récolte sont très différentes puisque l'espèce est disponible à longueur d'année.

La vie au campement (l'automne, l'hiver, le printemps)

À l'époque de Fort McKenzie, il semble bien qu'une certaine division du territoire existe, tout au moins pour le piégeage, chaque famille exploitant un territoire en particulier. Cependant, l'isolement des familles ne signifie pas l'absence de toute communication. On se laisse des messages écrits à mi-chemin des campements pour signifier une famine ou, au contraire, une abondance de nourriture à partager. Les gens se surveillent les uns les autres et voient à ce que personne n'ait faim ; en cas de besoin, les meilleurs marcheurs sont délégués pour rejoindre les autres campements.

Le piégeage se pratique principalement en hiver dans les terrains boisés près de Fort McKenzie, riches en animaux à fourrure, alors que la toundra, où l'on chasse le caribou, est moins riche et beaucoup plus éloignée. Ce territoire implique une tout autre dynamique d'exploitation puisqu'il s'agit d'animaux migrateurs. Enfin, le poisson et le petit gibier qui servent de « pain quotidien » se chassent et se pêchent en tout lieu et en toute circonstance par les femmes : autour du poste, pendant les trajets vers toute destination, aux alentours du campement ; les hommes s'y adonnent seulement après avoir terminé l'installation de leurs pièges.

Le retour du campement vers le poste, au printemps, annonce un moment d'abondance dans la mesure où la chasse a été bonne. Le gérant du comptoir procède alors à une distribution générale de denrées, et tous et toutes se réunissent pour manger et s'amuser. Un véritable festin implique le partage d'un animal et la consommation de pemmican (mélange de poisson ou de viande séchée et de graisse animale).

Les activités des femmes

Les femmes sont très actives en matière d'exploitation du territoire. La pêche et la chasse au petit gibier sont le plus souvent citées comme étant les activités spécifiquement féminines d'exploitation du territoire. Mais le piégeage

s'avère aussi une activité mentionnée par plusieurs de même que la chasse au gros gibier, comme l'ours. En plus du renard, les femmes piègent également la belette, le rat musqué, le vison, les écureuils et quelquefois la loutre. En fait, d'après les informations dépouillées jusqu'à maintenant, la seule espèce dont la récolte ne semble pas associée aux femmes est le caribou. Nombreux sont les informateurs qui diront que leur mère était bonne chasseuse, et que les femmes utilisent le fusil. Elles savent également installer un piège et poser efficacement un collet.

Les femmes pratiquent ces activités en toutes occasions : au poste, dans les campements d'hiver et sur le territoire lorsqu'elles se déplacent et amènent souvent avec elles les enfants en âge d'y participer, garçons et filles. Le mauvais temps ne leur fait pas peur. Au camp d'hiver, elles peuvent suivre les hommes dans leurs expéditions sur le territoire, ou chasser et piéger autour du campement en leur absence.

Les veuves peuvent rester au poste tout l'hiver et pratiquer la chasse et la pêche dans les environs pour subvenir à leurs besoins. Celles qui restent ainsi à Fort McKenzie ajoutent à ces activités la vente de fourrure et de gibier au gérant du comptoir : « C'était pour manger mais aussi pour échanger quelques peaux pour les provisions manquantes pendant que les hommes étaient partis » (H/54).

Toutefois, il n'est pas certain que toutes les femmes chassent régulièrement ; il est possible que seules certaines le faisaient, ce qui nous laisse entrevoir l'éventualité d'une coexistence de modèles d'activités variés au sein du groupe. En ce qui concerne la pêche, cependant, cette distinction ne se retrouve pas, et toutes semblent la pratiquer. Cette activité peut aussi s'avérer difficile. Que ce soit la pose du filet en hiver ou la pêche à l'hameçon, il s'agit d'opérations relativement complexes.

Enfin, en été, les femmes ramassent des baies pour la consommation, des plantes pour les remèdes et de la mousse pour différents usages. Ce sont également elles qui ramassent le bois pour le chauffage et la cuisine (souvent activité collective au poste), les branches pour couvrir le sol de la tente et qui vont chercher l'eau nécessaire aux activités quotidiennes.

Sur le territoire, les campements sont donc essentiellement tenus par les femmes. C'est la femme qui fournit la base quotidienne de la nourriture pour la famille, pendant que l'homme est occupé à surveiller ses pièges et chasse occasionnellement le gros gibier comme le caribou.

Les activités des hommes

Comme on l'a vu dans l'éducation des garçons, l'exploitation du territoire constitue la principale activité des hommes. Elle varie selon les saisons, le territoire couvert et, bien sûr, selon la disponibilité des animaux. Elle intègre la chasse au gros gibier – dont le caribou qui constitue une caractéristique spécifique de la vie du peuple naskapi –, la chasse au petit gibier et le piégeage, en plus des activités quotidiennes de pêche. L'ouverture des postes de traite a progressivement intensifié le rapport des Amérindiens au territoire (Labrecque 1984). Les Naskapis ont pu, ainsi, accorder plus d'importance au piégeage des animaux à fourrure. Mais il n'est pas clair si cette pratique n'était pas déjà à l'œuvre au XIX^{e} siècle, avant l'ouverture de Fort McKenzie, alors que les Naskapis allaient échanger leurs peaux à Fort-Chimo.

Lorsque deux hommes chassent ensemble, il existe un système de partage des prises quand l'animal est tiré au fusil. Il s'agit plus d'un échange que d'un réel partage, puisque le bénéficiaire fait don à son tour de sa prochaine prise. Celui qui chasse seul a l'entière possession de ses prises, tout comme celui qui trouve un animal dans son piège, que le chasseur soit accompagné ou non. Le matin avant de partir (on part très tôt), le chasseur ne consomme qu'un peu de bouillon, mais il lui arrive de partir à jeun et d'escompter une prise durant la journée pour s'alimenter.

À l'époque de Fort McKenzie, les animaux à fourrure sont fréquemment chassés au fusil plutôt qu'au piège. Cela demande beaucoup d'habileté ; il faut d'abord attirer l'animal en imitant le cri d'un congénère ou de sa proie. Les chasseurs les plus habiles ne font qu'effleurer la tête de l'animal avec la balle afin de ne pas détériorer la fourrure.

Quant aux pièges, le cas échéant, ils s'installent sous la glace, particulièrement au mois de mars, lorsque les martres se risquent à sortir de l'eau. Si le nombre ou la qualité des prises le permettent, ou si le besoin s'en fait sentir, les chasseurs peuvent aller traiter les fourrures à Fort McKenzie.

À l'automne, chaque famille de même que ceux et celles qui l'accompagnent quittent Fort McKenzie, sans emporter beaucoup de nourriture blanche[5], comptant sur la pêche pour se nourrir en cours de route. On se rend directement à la rivière George (George River) où l'on chasse le caribou et où l'on fait des provisions de viande. Une fois la chasse au caribou terminée, pendant l'hiver, on revient dans la région de Fort McKenzie, sur le terrain de piégeage, et l'on peut ainsi s'approvisionner au poste lorsque des denrées viennent à manquer. Puis, au mois de juillet, lorsqu'on est *out of food and tea*, on se rend tous et toutes à Fort McKenzie.

Le voyage de ravitaillement à Fort-Chimo (l'été)

À peu près tous nos informateurs et informatrices traitent de l'événement majeur dans la vie du peuple naskapi au temps de Fort McKenzie qu'est le voyage de ravitaillement à Fort-Chimo pendant l'été : « C'était vraiment agréable pendant que les Indiens portageaient. D'autres Indiens ne savent pas portager. Mon père portageait, son père aussi » (F/60). On se rend à Fort-Chimo pour attendre la venue du navire chargé de marchandises. On repart en canot et en bateau, ou les deux, vers Fort McKenzie avec les marchandises. Le voyage est ponctué de trois portages. Les difficultés sont telles que le voyage, dans son ensemble, est souvent appelé « portage » par les informateurs et les informatrices. En hiver, s'il vient à manquer de denrées essentielles, celles-ci sont transportées de Fort-Chimo à Fort McKenzie en traîneau à chiens par les hommes, souvent par des Inuit.

---

5. Traduction de « white food » pour désigner la nourriture achetée au comptoir de la Baie d'Hudson (farine, sucre, thé, graisse, etc.) par opposition au gibier ou poisson récoltés par les Naskapis. L'importance de la consommation de nourriture blanche semble varier d'une famille à l'autre. On citera le cas d'un homme qui n'avait même pas besoin d'aller à Fort McKenzie pendant l'année tant ses besoins étaient limités. Il ne mangeait pas de nourriture blanche et n'utilisait pas sa ration de sel, ne salant même pas ses repas de poisson (H/61).

Toute la famille participe aux activités de ravitaillement du poste en été : hommes, femmes et enfants. Un informateur précise même qu'en cette saison seules les personnes âgées demeurent à Fort McKenzie, tandis que toutes les autres participent au « portage ». Cependant, il n'y a pas de consensus sur le nombre de familles participant au voyage. Leur nombre peut varier entre 10 et 40. On s'entend pour dire qu'un grand bateau peut transporter de quatre à six hommes et leur famille, et un canot, une famille. Mais le nombre de bateaux et de canots n'est pas précisé.

On effectue plus régulièrement un ou deux voyages de ravitaillement pendant l'été ; mais il arrive qu'on en fasse trois ou quatre, selon la quantité de fourrure rapportée par les Naskapis à Fort McKenzie. Un informateur inuit confirme le fait que la nourriture reçue pour Fort McKenzie était abondante, parce que les Naskapis chassaient un plus grand nombre d'animaux à fourrure que les Inuit. Il semble que moins de gens participent au deuxième ou au troisième voyage.

Avant le départ, il faut vérifier et réparer les bateaux, ce qui fait partie des emplois rémunérés par la Compagnie, le principal étant le « portage » proprement dit. Le départ se fait aussitôt que possible au printemps, dès que la glace fond. L'aller se déroule apparemment sans problème. On amène les tentes, chaque homme ayant la sienne.

À Fort-Chimo, lorsque le bateau arrive, Naskapis et Inuit participent au déchargement ; sous la supervision des Blancs, il importe de regrouper les marchandises selon qu'elles sont destinées à Fort-Chimo ou à Fort McKenzie : « Anyone who wanted would [work]. They sweat and everything. The best worker would receive $ 5.00 and others $ 3.00 » (H/64).

Le retour vers Fort McKenzie se fait très lentement, il nécessite parfois jusqu'à quatre semaines : « Même la nuit on transportait les provisions. On arrêtait seulement pour dormir, pour se reposer. Durant la journée, on ne pouvait pas forcer beaucoup parce qu'il faisait trop chaud, tandis que la nuit c'était plus frais, c'était plus agréable de se bouger » (H/54). À chaque fin de journée, la famille reçoit une ration de nourriture. Lorsqu'on s'arrête pendant le voyage, on pose les filets à pêche.

Les ballots de farine et autres paquets ou boîtes de marchandises pèsent en général 45 kg (100 livres) et sont transportés à dos, par les hommes et les femmes également. Certaines femmes peuvent portager jusqu'à 90 kg (200 livres) (deux boîtes ou ballots), tout comme les hommes. Vers 10 ou 12 ans, un ou une enfant peut déjà transporter des charges à sa mesure, en général des sacs de farine plus petits que ceux des hommes et des femmes. Les enfants effectuent aussi d'autres tâches de soutien pendant le voyage.

La quantité de marchandises transportée est énorme, les bateaux sont pleins à ras bord. Pourtant, même si tous et toutes s'accordent à dire que c'était difficile, il y avait des moments agréables. Enfin, dernière étape, il faut décharger les marchandises et les amener jusqu'aux entrepôts. Un gros festin et une danse viennent marquer la fin de l'aventure.

Le « portage » des marchandises entre Fort-Chimo et Fort McKenzie est un travail rémunéré. Le montant gagné par chaque personne, homme, femme et enfant, est inscrit sur un bout de papier. Les achats ultérieurs seront déduits du montant total qui varie dans les souvenirs des informateurs et des informatrices : 70 $ pour l'aller-retour, 20 $ pour les trois portages pour une femme et 5 $

pour un ou une enfant transportant 10 kg (24 livres) de marchandises pendant les trois portages.

Conclusion

Dans le présent article, nous avons tenté de mettre en lumière la participation des femmes naskapies à la vie de leur peuple, durant la première moitié du XX^{e} siècle. Il s'agit d'une première tentative de la sorte dans la littérature. Une approche féministe du matériel ethnographique à notre disposition a favorisé un questionnement qui articule des niveaux de préoccupation que la littérature « amérindianiste » a traités de manière très partielle jusqu'à présent.

Il est certain que les contacts entre marchands, ministres du culte anglican et Naskapis à l'époque de Fort McKenzie ont eu une influence tant dans la vie matérielle du peuple naskapi que dans sa vie spirituelle. L'influence des représentants du capitalisme est notoire dans le régime alimentaire, dans la confection de certains vêtements et jouet, à titre d'exemple. L'approvisionnement périodique du poste a créé de plus des occasions renouvelées de vie collective et de pratiques de collaboration pendant plus de trois décennies. L'influence des ministres anglicans est aussi très importante à toutes les étapes du cycle de vie, dans les rituels de la naissance et du mariage entre autres, ainsi que dans la disparition de certaines pratiques non conformes aux croyances chrétiennes, notamment la polygamie.

Toutefois, la pénétration du capitalisme s'est révélée particulièrement lente et inefficace pour le peuple naskapi si on compare avec les autres groupes autochtones du Subarctique. De là la mise en garde de Labrecque (1984) qui affirme, après Leacock, que les caractéristiques de cette pénétration peuvent nous amener illusoirement à conclure à une coexistence pacifique et à une participation des autochtones et des marchands à un projet commun. Les Naskapis ont pu tirer parti de l'ouverture de Fort McKenzie, mais à aucun moment on ne saurait les considérer comme des partenaires égaux dans la traite des fourrures.

En ce qui concerne les rôles féminin et masculin, l'analyse de nos données a permis de mettre en lumière la flexibilité qui caractérise la division des tâches chez le peuple naskapi à l'époque de Fort McKenzie. Ainsi, non seulement les femmes assurent-elles l'approvisionnement et le bien-être quotidien de toute la maisonnée, mais elles participent activement au commerce des fourrures. Dans plusieurs circonstances de la vie quotidienne, c'est de leur propre chef qu'elles le font et non pas uniquement en l'absence des hommes. De plus, les hommes contribuent à la vie domestique et à l'éducation des enfants. On n'est donc pas *en présence d'un modèle capitaliste de division sexuelle rigide des tâches, où* les femmes sont confinées au cadre de la vie domestique, alors que les hommes s'adonnent à de multiples activités à l'extérieur de la sphère domestique.

L'univers des Naskapies, tel que nous venons de le décrire, apparaît ainsi franchement différent de celui que nous propose Turner, un ornithologue américain qui a séjourné à Fort-Chimo quelques décennies auparavant, soit entre 1882 et 1884 :

> Chaque sexe a des tâches spécifiques. Les femmes font tous les travaux ingrats, elles rapportent à la maison le gibier, l'eau et le bois, tannent les peaux et les cousent. C'est à elles encore de dresser la tente et, en hiver,

> de tirer les traîneaux. En fait la plus grande partie des travaux domestiques leur revient. Considérées comme inférieures aux hommes, la dureté de leur existence se manifeste vite dans leur vie sociale. Les jeunes filles sont parfois mariées avant même la puberté – qui survient à 14-15 ans. Si bien qu'avant 30 ans elles paraissent déjà en avoir 50. Certaines sont affreusement laides et tellement barbouillées de fumée de résineux et de crasse qu'on ne peut que très approximativement deviner leur âge. Elles semblent avoir échappé à la malédiction qui frappa Ève et accouchent avec aussi peu de complications que les animaux
>
> Turner 1979 (1894) : 128-129

Comme d'autres observateurs de l'époque, Turner voit le peuple naskapi avec le regard d'un homme occidental. Sans doute impressionné par le nombre et la nature des tâches accomplies par les femmes dans une société fort différente de la sienne, Turner présente la situation sous un angle misérabiliste. Comme le fait remarquer Leacock, une telle description reflète une vision élitiste, caractéristique de certains observateurs étrangers (Leacock 1986).

Semblable lecture de la vie traditionnelle n'est cependant pas exclusive au XIX^{e} siècle. Dans une publication relativement récente (1986) au sujet de la communauté naskapie de la côte du Labrador en 1966-1967, le point de vue est de nouveau empreint d'une vision pleine de clichés au sujet de la division des tâches, celle de la ménagère et du pourvoyeur, stigmatisée par Betty Friedan (1963) pour les femmes de banlieue américaines des années 1950 :

> La principale responsabilité du mari, cependant, est celle de pourvoyeur, pour sa propre famille d'abord mais quelquefois aussi pour d'autres familles. Seul ou avec d'autres hommes, il chasse dans la toundra environnante. [...] Les femmes demeurent toujours près des tentes où elles entretiennent les foyers, prennent soin des enfants et réparent les mocassins et les vêtements de la famille. Elles veillent à ce que leur maris, lorsqu'ils reviennent fatigués et affamés de la chasse, aient toujours de la viande et du thé à leur disposition. [notre traduction].
>
> Henriksen 1986 : 26

Turner et Henriksen expriment une vision non seulement ethnocentrique et patriarcale de la division des tâches chez les Naskapis à des périodes différentes, mais aussi « capitalocentriste », c'est-à-dire qu'ils reconstituent la vie de ce peuple à partir de leur point de vue, celui d'observateurs masculins de l'Occident contemporain.

En bref, un regard féministe sur les Naskapies et les Naskapis, et plus particulièrement sur la division des tâches, apporte un éclairage nouveau et permet une vision plus juste de la contribution respective des femmes et des hommes aux travaux de la vie quotidienne de ce groupe de chasseurs. Toutefois, la pénurie de données limite nos tentatives d'interprétation de manière importante. Dans notre effort de reconstruction de l'histoire du peuple naskapi, il faut d'abord rappeler que Fort McKenzie n'est pas son premier point de contact connu avec les marchands, mais qu'il constitue plutôt une autre étape, après celle de Fort-Chimo, de sa participation au commerce des fourrures. Toutefois, on ne connaît pratiquement rien de la vie des Naskapis et des Naskapies à l'époque de Fort-Chimo. Il s'avère donc périlleux de juger de la transformation des rôles masculin et féminin à l'époque de Fort McKenzie, sans pouvoir comparer avec une époque antérieure ou ultérieure. Par exemple, la

flexibilité observée dans la division des tâches n'est-elle que la poursuite d'un mode de vie instauré au XIX^{e} siècle ? La division des tâches se ressentait-elle déjà à cette époque des contacts avec les marchands de Fort-Chimo ou d'ailleurs ? Seules de nouvelles recherches permettront de compléter la reconstruction de l'histoire du peuple naskapi et, partant, d'approfondir la perspective féministe élaborée ici.

Danielle Desmarais
Directrice de recherche
Hélianthe Inc.

Carole Lévesque
Professeure
Département de travail social
UQAM

Dominique Raby
Assistante de recherche
Hélianthe Inc.

RÉFÉRENCES

COOKE, Alan
1976 *A History of the Naskapis of Schefferville.* Document miméo, Montréal, Naskapi Band Council.

COURNOYER, Monique
1986 *Où et comment accoucher ? Étude des perceptions des femmes cries sur les conditions de l'accouchement.* Montréal, Département de santé communautaire, Hôpital général de Montréal.

DESMARAIS, Danielle
1993 « Violence familiale et autonomie politique : défis des femmes autochtones québécoises. Entrevue avec Michèle Rouleau », *Nouvelles pratiques sociales,* 6, 1 : 15-31.

FRIEDAN, Betty
1963 *The Feminine Mystique.* New York, Dell Publishing Co.

GLASER, B. et A. Strauss
1967 *The Discovery of Grounded Theory.* Chicago, Aldine.

GRABURN, Nelson
1975 « Naskapi Family and Kinship », *The Western Canadian Journal of Anthropology,* V, 2 : 56-80.

HENRIKSEN, Georg
1986 *Hunters in the Barrens. The Naskapi on the Edge of the White Man's World.* St. John's, Newfoundland, Memorial University, Institute of Social and Economic Research.

LABRECQUE, Marie-France
1984 « Développement du capitalisme dans la région de Weymontachie (Haute-Mauricie). Incidences sur la condition des femmes attikamèques », *Recherches amérindiennes au Québec,* XIV, 3 : 75-87.

LEACOCK, Eleanor
1986 « The Montagnais-Naskapi of the Labrador Peninsula », in R.B. Morrison et C.R. Wilson (dir.), *Natives Peoples. The Canadian Experience.* Toronto, McClelland and Stewart : 140-171.

MORANTZ, Toby
1984 « Economic and Social Accommodations of the James Bay Inlanders to the Fur Trade », in S. Krech III (dir.), *The Subarctic Fur Trade. Native Social and Economic Adaptations.* Vancouver, University of British Columbia Press : 55-79.

SCOTT, Colin H.
1979 *Modes of Production and Guaranteed Annual Income in James Bay Cree Society.* Montréal, McGill University, Programme in the Anthropology of Developpement.

STRAUSS, A.
1987 *Qualitative Analysis for Social Scientists.* New York, Cambridge University Press.

STRAUSS, A. et J. Corbin
1990 *Basics of Qualitative Research. Grounded Theory, Procedures and Techniques.* Newbury Park, SAGE Publications.

TANNER, Adrian
1983 « Introduction : Canadian Indians and the Politics of Dependency », in A Tanner (dir.), *The Politics of Indianness. Case Studies of Native Ethnopolitics in Canada.* St. John's, Newfoundland, Memorial University, Institute of Social and Economic Research : 1-35.

TREMBLAY, Marc-Adélard et Carole Lévesque
1993 *Les études québécoises en sciences sociales sur les peuples autochtones du Nord 1960-1989. Conditions socio-historiques de production et profil thématique.* Québec, Université Laval, Laboratoire de recherches anthropologiques, Collection « Documents de recherche ».

TRUDEL, François
1991 « "Mais ils ont si peu de besoins". Les Inuit de la baie d'Ungava et la traite à Fort Chimo (1830-1843) », *Anthropologie et sociétés,* 15, 1 : 89-124.

TURNER, Lucien
1979 (1894) *Indiens et Esquimaux du Québec.* Montréal, Desclez Éditeur.